

NADJA : La fortune du texte

Paru au printemps de 1928, le livre ne suscite d'abord que quelques notes. Il faut attendre le mois d'août pour trouver des comptes rendus plus substantiels. Ainsi J. Cocteau, non sans malice, déclare avoir beaucoup aimé le livre, dût-il désobliger Breton (*Les Nouvelles littéraires* du 4 août 1928). Le 9, c'est Drieu La Rochelle qui, dans *Candide*, écrit lui aussi tout le bien qu'il pense de l'œuvre. Le 22 septembre, la chronique d'Edmond Jaloux dans *Les Nouvelles littéraires* lui est presque totalement consacrée. Il se dit surtout frappé « par le monde à demi surnaturel où règne Nadja » qui lui rappelle celui de W. Blake. Un peu plus tard, dans le même journal (10 novembre), c'est Paul Morand qui y voit « la fleur » du « roman surréaliste ». Quant à René Daumal, dans un article des *Cahiers du Sud* publié le même mois, il montre bien que l'aventure avec *Nadja* annonce et prépare la rencontre de Breton avec celle qui va lui révéler « le principe de subversion totale » que constitue l'Amour. La plupart des critiques, même s'ils ne le comprennent pas toujours très bien ou sont hostiles aux objectifs du surréalisme, soulignent la nouveauté et l'importance du livre. C'est le cas, par exemple, de Gabriel Marcel (*L'Europe nouvelle* du 7 juillet 1928), de Daniel-Rops (*La Voix*, 1^{er} novembre 1928) ou de Léon Pierre-Quint qui en admire particulièrement la structure et le style (*L'Europe nouvelle* du 3 septembre). On pourrait également signaler de nombreux articles publiés en 1929 et qui montrent que Breton occupe une place non négligeable dans le monde littéraire, ce qui ne sera sans doute pas pour rien dans la violence avec laquelle il proclamera dans le *Second manifeste* sa volonté de « fuir par-dessus tout l'approbation du public ». Après la guerre, quand le Surréalisme commence à devenir un sujet d'études historiques, esthétiques ou philosophiques — souvent pour le plus grand déplaisir de Breton et de ses amis, car, à leurs yeux, la muséification du passé risque fort d'occulter l'activité présente du groupe et les nouveautés qu'elle engendre —, le livre est évidemment plus ou moins longuement évoqué à titre d'exemple de ce que fut, à une époque donnée, l'esprit surréaliste (Maurice Nadeau, Michel Carrouges et surtout Breton lui-même dans ses *Entretiens* en 1952. Quant à l'étude de Ferdinand Alquié parue en 1956 chez Flammarion et intitulée *Philosophie du surréalisme*, si elle n'est pas uniquement centrée sur Breton, elle se réfère largement à *Nadja* et, bien entendu, à *L'Amour fou* et à *Arcane 17*, pour éclairer les conceptions de l'Amour, de la Beauté, de l'Imagination, de la Révolte, de la Poésie, etc., qui s'y expriment).

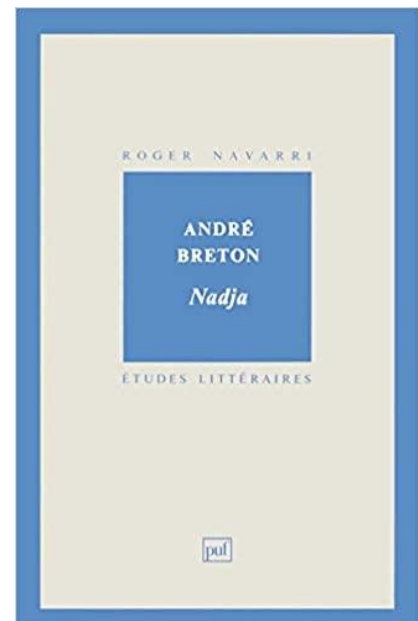
C'est sans doute la réédition à partir des années soixante des ouvrages de Breton, devenus rares ou introuvables — en particulier celle de *Nadja* en livre de poche — qui va être pour beaucoup dans l'accroissement du nombre de travaux, surtout universitaires, portant sur une œuvre qui n'a rien perdu de sa séduction et qui apparaît plus que jamais comme la plus représentative de ce que furent les grandes orientations du mouvement. En juillet 1966, les « [entretiens de Cerisy](#) » témoignent à la fois de cet engouement mais aussi de la rigueur et de la précision grandissantes dont font preuve les analyses critiques. Concernant l'ouvrage qui nous intéresse, la contribution de Marguerite Bonnet, notamment, sur « Le Surréalisme et l'Amour », montre bien pourquoi *Nadja* est une « œuvre clé » et comment, par la suite, la foi de Breton dans « l'amour unique » s'affermir et s'élargit sans que jamais il ne revienne en arrière malgré les déceptions ou les échecs. La même année, la mort de Breton va susciter un nombre important d'hommages et de témoignages. Le [numéro spécial que la NRF](#) lui consacre en avril 1967 contient quelques-uns des plus intéressants et, en particulier un article de Michel Beaujour (« Qu'est-ce que *Nadja* ? ») qui s'interroge sur l'écriture de l'œuvre autant que sur sa signification en insistant sur leur complexité et l'ambiguïté que cache parfois une apparente facilité ou « pauvreté » (« Aux côtés du [Paysan de Paris](#), *Nadja* creuse dans l'espace parisien des trous par lesquels s'engouffre notre désir, sans rien modifier de sa visible banalité. Comme *L'Afrique fantôme* dont le merveilleux se monnaie en hécatombes de poulets étiques, en oripeaux crasseux et en tranches à demi simulées, *Nadja* affirme qu'il suffit d'un poète désœuvré traînant rue La Fayette et d'une femme schizophrénique pour que parlent les oracles, pour que l'analogie du monde et du langage soit pressentie. ») Quant à l'étude de Maurice Blanchot sur le mouvement surréaliste (« Le Demain joueur »), elle comporte également une pénétrante analyse du thème de la rencontre et de ses rapports avec le désir dont *Nadja* demeure à ses yeux l'illustration la plus révélatrice et la plus féconde : « Il ne faut pas s'éloigner de ce livre, livre "toujours futur", non pas seulement parce qu'il a ouvert à la littérature une voie nouvelle (...) mais peut-être parce qu'en confiant désormais à chacun de nous le soin de ressaisir l'absence d'œuvre qui se désigne comme son centre, il nous fait obligation d'éprouver à partir de quel manque et en vue de quel défaut toute écriture porte ce qui s'écrit. »

Les événements de Mai 1968, nul ne l'ignore, ont montré à quel point certaines idées surréalistes avaient en quelque sorte imprégné « l'air du temps » et pouvaient ressurgir spontanément à travers la révolte d'une fraction de la jeunesse. Ils ont aussi contribué à renforcer l'intérêt des intellectuels pour ce que fut le mouvement avant et après la guerre. Les revues littéraires ou artistiques plus ou moins spécialisées — non seulement en France, mais aussi, notamment, aux États-Unis — témoignent dès lors fréquemment de cet intérêt par le nombre et la diversité des articles qu'elles lui consacrent. Parmi eux, et toujours pour en rester à la fortune de *Nadja*, celui de Pierre Albouy dans le numéro *d'Europe* de juillet-août 1969, intitulé « Signe et signal dans *Nadja* », prolonge et renouvelle en partie les réflexions de M. Beaujour et de M. Blanchot dont nous venons de parler.

Mais c'est sans doute en 1970, avec son inscription au programme de l'agrégation des lettres, que l'œuvre (et son auteur) ont accédé institutionnellement, pour ainsi dire, au rang de « classiques » consacrés. Il n'est pas sûr que Breton qui n'a pas toujours été tendre avec la critique universitaire, souvent taxée de positivisme dans la mesure où ses exégèses méconnaissent l'importance du contact émotionnel et de l'intuition dans la compréhension profonde des phénomènes esthétiques, aurait apprécié cette consécration. Il n'en reste pas moins qu'elle a favorisé une large diffusion de la « trilogie surréaliste », pour reprendre l'expression de Victor Crastre (*Nadja*, *Les Vases communicants*, *L'Amour fou*), à l'Université, dans les lycées et, vraisemblablement, dans une notable partie du public cultivé. Elle est également à l'origine d'une nouvelle floraison de commentaires que Renée Riese-Hubert a recensés et analysés en 1977 (en remontant jusqu'à la mort de Breton, cf. la bibliographie) en distinguant ceux qui « situent *Nadja* dans le courant fantastique », ceux qui cherchent à la « valoriser comme texte surréaliste », ceux qui « en soulevant des questions génétiques (...) explorent comment elle échappe ou se conforme au genre romanesque », ceux qui analysent psychologiquement le comportement du personnage, « l'intention du narrateur » et les réactions des lecteurs, enfin ceux qui étudient le texte à l'aide de méthodes critiques socio-historiques, linguistiques et structuralistes. On peut évidemment discuter une telle classification. Elle ne se veut d'ailleurs ni exhaustive ni figée. Les études publiées après 1977 et auxquelles nous nous sommes parfois référés confirment au demeurant la conclusion de l'article de R. Riese-Hubert : « Malgré les divergences, certaines constantes se dégagent, notamment l'importance accordée aux ruptures, aux fissures, à l'inattendu, au discontinu. C'est surtout par l'absence d'un flot continu et la présence de silences et de lacunes que *Nadja* se rattache à la littérature née depuis la mort de Breton, littérature qui forme des vases communicants avec la critique de ces dix dernières années. »

Pour conclure, on pourrait dire de *Nadja* ce que Breton disait de certaines œuvres qui lui paraissaient « marquées du sceau de la révélation » parce qu'elles donnent lieu à des « gloses allant s'élargissant comme le sillage d'une pierre dans une mare sans fond » (« *Devant le rideau* » dans [La Clé des Champs](#))¹

Roger Navarri
André Breton : Nadja
PUF, coll. "Études littéraires", 1994



¹ Dans la notice qu'elle consacre à *Nadja* dans le premier volume des [Œuvres complètes d'André Breton](#) publié en 1988 dans la « Bibliothèque de la Pléiade » et qui couvre la période 1911-1930, Marguerite Bonnet apporte de nombreuses précisions sur les conditions dans lesquelles le livre fut écrit et publié ainsi que sur la manière dont il a été accueilli par la critique. On y trouve également des renseignements et des documents, dont certains inédits, concernant la vie et la personne de Nadja ou qui éclairent sa personnalité au moment de sa rencontre avec Breton. On lira aussi avec intérêt les témoignages de Simone Breton et de Suzanne Muzard (la femme célébrée à la fin du livre). Les notes et les variantes permettent enfin de mieux comprendre tel ou tel détail du texte, telle ou telle allusion à des personnes, des œuvres ou des événements aujourd'hui oubliés ou mal connus. Quant à la manière dont M. Bonnet interprète globalement *Nadja*, elle ne nous a pas paru différer sensiblement de la nôtre.